

Zaï... Zou...



BRELLAN D'AS

CHAPUT

MARCHAL

NUNGESSER

FOP. 47



A L'ASSAUT DE LA " MAISONNETTE " : COMMENT ON ENLÈVE UNE POSITION

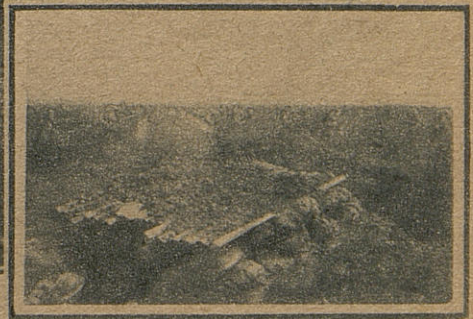
Les communiqués ont dit la vigueur de cette action et comment notre infanterie s'y comporta. Nous avons la bonne fortune de donner à nos lecteurs quatre documents authentiques de l'attaque et qui pour ainsi dire la résument. En haut et à gauche, les hommes sont prévenus; abrités derrière des arbres,

ils prennent leurs dispositions pour le combat. En haut et à droite, l'infanterie a fait un bond, attendant un nouvel ordre pour marcher. En bas, à gauche c'est la course éperdue des hommes vers la position à enlever. Enfin la position est prise et dépassée; les hommes soufflent, sur le terrain conquis

J'ai vu...



A Dompierre, 1^{er} juillet 9 h. 35, les "camarades" suivent le chef de file français.



L'OFFENSIVE DE DOMPIERRE : EN PLEINE ACTION

Ces deux photographies, dont nous donnons *sans la moindre retouche* les agrandissements, ont été prises, le 1^{er} juillet, celle du haut à 9 h. 35, celle du bas à 9 h. 05, à l'offensive de Dompierre. Peu de documents parmi tous ceux qui ont été publiés donnent une pareille impression de la bataille et de sa frénésie. Que

nos lecteurs examinent le document du bas — pris par un opérateur au sang-froid merveilleux — et ils sauront avec quelle allure, quel admirable entrain et quel beau mépris de la mort, courent à l'ennemi, parmi les éclatements d'obus, les soldats français. (*En remarque, les originaux des documents agrandis.*)

INTERMÈDE "BIEN PARISIEN"

« Qu'aura-t-elle l'existence parisienne, ou l'existence dans les grandes cités françaises, au point de vue « élégances, sports, plaisirs mondains... ou autres... » etc., quand l'heure sacrée de la victoire aura sonné?... La question peut paraître futile par le temps qui court. Non, pourtant. Qu'on se rappelle qu'aux heures sanglantes de la Révolution avait succédé, pendant le Directoire, une mode de mœurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'était autre chose qu'un sybaritisme désordonné. Il prépara de la gloire, certes, mais aussi des désastres.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA MODE

Du lieutenant J. B..., dessinateur avant la guerre, et maintenant à Salonique.

«... Par exemple, ce qui m'a le plus frappé à Paris, c'est la g... (2) des femmes ! Ah ! tu me demandes mes impressions ? Evidemment, je recevais des journaux, même des journaux sud-américains. Et je croyais vaguement que de telles modes étaient... comment dire ? attendues dans Paris... Comme dessinateur, j'ai eu à m'occuper de modes, d'élégances, à imaginer ce qui pouvait le mieux flatter un corps jeune et charmant ; et, à mon retour... »

Notons, à titre de documentation historique, que M. J. B..., actuellement à Salonique, est resté absent de Paris du 3 août 1914 au 15 janvier 1916.

«... et, à mon retour... Non, vrai, il me semblait feuilleter de vieux albums où l'on riait des modes de jadis. J'étais véritablement ahuri. Je ne reconnaissais plus nos femmes. Elles me faisaient un peu peur... Dans une ville comme Paris, où le simple passage d'une jolie femme peut évoquer tant de choses, peut produire dans l'esprit du spectateur tant de lumière gracieuse et dansante, il me semblait vivre comme dans un pays de cauchemar... »

« Ne nous en faisons pas, ça se tassera ! »

Notre correspondant juge sévèrement la mode actuelle, qu'il trouve « ridicule pour les laides et inutile pour les autres ». Mais il en donne une explication que nous nous en voudrions de ne pas soumettre à nos lectrices :

«... Toutes les femmes se plaignent de la vie chère... Le prix des étoffes a cru en proportion de celui du beurre ; or, tandis qu'avant la guerre il suffisait de trois mètres d'étoffe pour habiller une jolie personne selon le désir de nos yeux, il en faut maintenant, paraît-il, une dizaine pour enlaidir aux yeux des revenants les éternelles esclaves des couturiers !... »



Evidemment, il y a pour les « poilus » de la catégorie de J. B..., restés une quinzaine de mois sans revoir Paris, une sorte de lacune, de fossé, que l'imagination la plus avérée ne parvient pas à combler ou à franchir sans un certain malaise et, comme on le voit, sans quelque mauvaise humeur.

La vie à Paris, depuis le début des hostilités et surtout à l'heure actuelle, a inspiré à nos combattants qui y sont venus en permission des réflexions de toutes sortes. Il en est d'optimistes, il en est aussi de pessimistes... Avec notre impartialité coutumière, nous donnons ici l'une et l'autre opinion sur un sujet qui — s'il faut en croire le nombre de lettres reçues, — passionne "Ceux de la Tranchée" toujours attentifs aux manifestations de la vie de l'arrière.

Résumons ou citons quelques passages concernant l'ensemble des faits, mœurs et habitudes qu'on intitule couramment la vie parisienne, ou la vie à Paris, du courrier formidable que nous avons reçu à ce sujet des jeunes grognards revenus de « perm. » :

LES PESSIMISTES

Belfort, 4 mai. — « Je me trouve mieux ici. Ici on est à la guerre. Mais je vous assure que, quand on n'est pas à la guerre, qu'on est en permission et qu'on veut s'attarder un peu au café, c'est dur de se voir jeter dehors, parce qu'on n'est pas un civil, dès huit heures et demie... »

Il nous semble que, sur ce point, satisfaction a été donnée aux permissionnaires et que le caporal G..., auteur de ces lignes et Parisien de Paris, pourra, lors de sa prochaine permission, que nous lui souhaitons proche, « manger tard et sans se presser, comme il aimait à le faire dans le civil... »

Paris aéronautique 10, secteur 17, 18 juin. «... Ce qui m'a navré à Paris, que je me faisais une fête de revoir, c'est la stupidité des spectacles. Tu sais que le théâtre, le music-hall et même le cinéma, représentaient jadis la meilleure partie de mes distractions de jeune homme rangé... On est des tas, je t'assure, qui ne demandent pour l'après-guerre que de beaux spectacles, réconfortants, salubres et intéressants... »

Parfait. On n'a besoin, pour cela, que d'un poète de génie, par exemple. Espérons que ce curieux événement se produira, et que les directeurs de théâtres, subventionnés ou non, sont en quête de ce phénomène plus encore que de commanditaires...

Secteur 34, 13 mai. — M. J. C..., lieutenant d'artillerie, déplore que dans beaucoup de grands restaurants parisiens on ait perdu la tradition qui y faisait apprécier certains plats, « parce que les cuisiniers français sont mobilisés et qu'on les a remplacés par des cuisiniers neutres... C'est honteux ! »

Nous partageons l'indignation du brave lieutenant J. C..., deux fois cité à l'ordre du jour... Mais ne vous en faites pas, mon cher camarade... D'ici peu, les cuisiniers des grands restaurants — ou, pour mieux dire, des bons restaurants, — auront des cuisiniers français... Vous avez raison : la gastronomie française est une chose excessivement respectable, ainsi que vous le dites un peu plus loin, et nous entendons bien la respecter... Demandez plutôt à M. Théodore Chèze, rédacteur en chef de « En route ! » la nouvelle revue touristique...

LES OPTIMISTES

D'Alsace, début de juin. — «... Ces six jours ont passé comme un rêve ; jamais je n'ai trouvé Paris si délicieux... Pourquoi ? Peut-être parce que, lorsqu'on revient de l'enfer et qu'on a un meilleur estomac que Dante, on éprouve à vivre, à regarder et à

sourire aux êtres et aux choses, plus de plaisir qu'à composer, avec les souvenirs de son voyage, un poème d'une cinquantaine de milliers de vers... »

Un peu plus loin :

«... Et puis, cette sérénité de l'air, cette facilité d'aller à pied, cette admirable absence de lumière criarde, qui épargne nos yeux, la nuit, et, le jour, cette non moins admirable absence d'autobus, si profitable à nos oreilles... Le bruit du canon, je l'accepte, moi qui n'avais jamais encaissé le fracas grotesque des autobus dans Paris... »

Signalons en hâte que le sergent F. C... est un poète et un fantaisiste.

«... Les toilettes des femmes sont délicieuses... Jamais je n'avais contemplé de plus sympathiques horreurs. On a l'impression qu'elles ne s'accoutrent de la sorte que pour ne pas rendre jaloux les maris, les fiancés ou les amants qui les ont vues six jours, et qui vont repartir... »

Voilà une réponse bien sentie au dessinateur J. B... En revanche, le capitaine B..., se charge de donner à l'optimiste F. C... une vigoureuse réplique sur la question des autobus :

« On n'encaisse pas Paris sans autobus... Le temps, c'est de l'argent ; je connais des tas d'anciens autobus et d'anciens conducteurs d'autobus qui ne f... rien, soit à la caserne, soit dans leur cantonnement... »

Il est décidément très difficile de contenter tout le monde... Mais vous verrez, lecteurs, que, même, sur le point que nous abordons aujourd'hui, sur ce que sera la vie à Paris et dans nos grandes villes après la paix, nos jeunes grognards, prochainement, finiront par s'entendre.

ARISTARQUE.

UNE SEMAINE DE GUERRE

Du 21 au 27 Juillet.

SAMEDI 22 JUILLET. — Sur notre front de la Somme les Allemands contre-attaquent sans succès.

— Les Anglais progressent sur la ligne Bazentin-Longueval et s'emparent du bois des Fourreaux.

— Les Russes avancent en Volhynie et en Arménie.

DIMANCHE 23. — Sur la Lipa, le général Sakharoff enlève de vive force Bérétschko et fait 12000 prisonniers.

— Sur notre front de Somme, accalmie ; sur notre front de Meuse, nous réalisons quelques progrès à Fleury.

— Les Italiens progressent à l'est du Tyrol.

— Il est bruit d'une intervention roumaine.

LUNDI 24. — La bataille fait rage sur le secteur anglais ; on se bat dans les rues de Pozières.

— Calme sur notre front de Verdun et de Somme.

— L'armée autrichienne recule sur les Carpathes et devant Riga ; Kouropatkine marque ses premiers succès.

— En Russie, M. Sazonoff est remplacé par M. Sturmer.

MARDI 25. — L'aviateur français Marchal a survolé Berlin et a été fait prisonnier à Cholus.

— Sur le front anglais, lutte acharnée pour Pozières.

— Sur la rive droite de la Meuse, succès aux abords de la Chapelle-St-Pierre. Depuis 8 jours, dans des actions diverses, nous avons fait 800 prisonniers.

— Les Italiens développent leur succès au Trentin.

MERCREDI 26. — Les Anglais résistent à des contre-attaques ; ils progressent au nord de Pozières.

— Au sud de la Somme, en fin de journée, nous enlevons près d'Estrées un îlot de maisons fortifiées.

— Les Italiens enlèvent le mont Cimone et les Russes avancent en Galicie.

JEUDI 27. — Les Russes occupent Erzindjan, en Arménie ; en Galicie, ils menacent Brody dont l'occupation est imminente et font 4000 prisonniers.

— Pozières tout entier est aux mains des Anglais ; au sud d'Estrées, nous marquons encore de nouveaux succès.

— Les Allemands commencent à redouter l'intervention roumaine qui paraît favorable aux Alliés.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

(2) Le mot est en toutes lettres.



L'AVION DANS LE SOLEIL

Au crépuscule, dans la mer des nuages qu'illuminent d'un éclat d'argent les derniers rayons du soleil qui va disparaître, immobile, l'avion plane comme un grand oiseau de proie avant

d'atterrir... L'heure est pathétique... Quel audacieux pilote portet-il donc à son bord qui, dédaigneux des fokkers et de la mitraille, s'attarde dans le soir à regarder mourir le soleil?

PEINTS PAR EUX-MÊMES : L'AVEU ALLEMAND

Nous diviserons en deux parts ces lettres. Les premières sont écrites par les soldats qui se battent ; les autres, par les familles des combattants. Toutes sont typiques et voici celles des soldats.

Depuis plusieurs mois les journaux allemands ne donnent plus le "pouls" de l'opinion publique de leur pays. Cette presse asservie a reçu comme mot d'ordre de se taire ou de dénaturer la vérité. Mais, l'état exact du moral de l'Allemagne, les lettres trouvées sur leurs morts de Verdun ou confisquées à leurs prisonniers vont nous le donner. C'est un témoignage d'autant plus sincère qu'il est pour ainsi dire spontané et nous devons remercier M. Louis Madelin de l'avoir dégagé des milliers de lettres qu'il a lues et dont il a publié dans la "Revue des Deux Mondes" les plus suggestives et les plus riches en matière psychologique.

et on ne peut pas dominer leur artillerie. Tout ce que les journaux racontent, personne ne le croit plus. Il n'y aura pas de décision, car chez les Tures non plus, cela ne

En campagne, le 15 avril 1916.

« Mes chers parents,

« Vous attendez probablement avec impatience un signe de vie de moi. J'espère que cette lettre vous parviendra, mais il n'est pas facile ici de mettre ses lettres à la poste.

« Mon beau temps d'officier de liaison avec le régiment 56 est passé depuis plusieurs jours. Nos pertes en officiers sont assez considérables, de sorte qu'il a fallu que je prenne la 8^e compagnie comme commandant de compagnie. Je me trouve actuellement avec ma compagnie en toute première ligne. Je suis ratatiné dans un tout petit trou de boue qui doit me protéger contre les éclats des obus ennemis qui arrivent sans arrêt. J'ai déjà vu bien des choses à la guerre, mais je n'avais encore jamais connu une situation aussi *indescriptiblement effroyable*. Je ne veux pas vous en faire une description détaillée, car je vous inquiéterais inutilement. Nous sommes jour et nuit sous un tir d'artillerie effroyable. Les Français font une résistance *monstrueusement opiniâtre*. Le 11 avril, nous avons fait une attaque pour prendre les tranchées françaises. Nous avions commencé par faire une préparation d'artillerie très considérable, pendant douze heures, puis l'attaque d'infanterie s'est déclenchée. Les mitrailleuses françaises étaient absolument intactes, de sorte que la première vague d'assaut a été immédiatement fauchée par le tir des mitrailleuses, dès qu'elle a eu quitté la tranchée. En outre, les Français ont déclenché à leur tour un tel tir de barrage d'artillerie, qu'il a été impossible de plus penser à aucune attaque. Nous sommes maintenant dans la tranchée de première ligne, à environ 120 mètres des Français. Le temps est lamentable, froid et pluie continuelle, je voudrais que vous voyiez en quel état je suis, bottes, pantalon, manteau, trempés et couverts d'une couche de boue d'un pouce.

« Tous les chemins sont pris sans arrêt sous le canon par l'artillerie française, si bien que nous ne pouvons même pas enterrer nos morts. C'est lamentable de voir ces pauvres diables gisant morts dans leurs trous de boue. Tous les jours nous avons des tués et des blessés. Ce n'est qu'en risquant des existences qu'on peut faire mettre les blessés en sûreté. Il faut aller chercher le repas à 3 kilomètres en arrière aux cuisines roulantes, et là aussi il y a danger de mort. Nous avons tous les jours des tués et des blessés parmi ceux qui vont chercher le repas, si bien que les gens aiment mieux souffrir de la faim, que d'aller chercher à manger. Dans la compagnie, presque tout le monde est malade. Être à la pluie toute la journée, complètement trempé, dormir dans la boue, être nuit et jour sous un bombardement effroyable, et cela pendant huit jours et huit nuits consécutifs, cela brise complètement les nerfs. Au point de vue santé, je vais encore assez bien. J'ai les pieds complètement trempés et froids et un froid colossal aux genoux.

« J'espère que j'aurai le bonheur de sortir vivant d'ici, je me le souhaite, car on ne peut même pas y être enterré proprement. »

En France, le 15 avril.

... Tu ne peux t'imaginer à quel point j'ai parfois assez de la vie, car ici on nous fait barder suivant toutes les règles de l'art. On n'a pas de repos jusqu'à ce qu'on tombe le nez dans la boue. Quelle dérision quand on lit dans les journaux : « Nos chers soldats (*Feldgauen* !) » Si vous saviez à quelles épreuves ils sont soumis et embêtés encore par-dessus le

marché, on ne vous servirait pas de pareilles histoires. Hier, il faisait encore un temps affreux et nous étions transpercés jusqu'aux os. Alors on a dit : « Pourquoi ne chantent-ils pas aujourd'hui ? » Et dans notre misère, il a fallu encore chanter. »

Devant Verdun.

« Mon cher Walter... Je suis assis en ce moment dans mon trou, et je pense à toi. Ah ! quelle différence entre le séjour ici et la vie en Allemagne ! Depuis huit jours, je suis dans la saleté sans pouvoir me laver. Nonowow n'était pas bien agréable, mais ici, dans cet enfer, devant Verdun, c'est d'une mortelle tristesse. Demain, notre régiment attaque entre le bois des Corbeaux et le Mort-Homme, que, d'ailleurs, les Français occupent toujours et où ils ont d'excellents observatoires. Le cercle autour de Verdun se referme un peu, mais mon opinion, fondée sur l'extrême précision du tir de l'artillerie française et la quantité innombrable de leurs canons, est que nous ne prendrons pas Verdun.

♦ ♦ ♦

Et maintenant, voici les lettres de l'arrière. Comme on le verra, le moral des non-combattants n'est guère meilleur que celui des soldats.

Weilburg (Prusse.)

« Ta dernière lettre m'a naturellement très émotionnée ; Willy, mon chéri, tu es vraiment arrivé à ce point que tu songes à te suicider ?... Il est vrai que le traitement que tu subis est tellement indigne d'un homme, tellement cruel et brutal, que je te souhaiterais d'aller bientôt aux tranchées pour être délivré de tes bourreaux. Mon chéri, ne prends pas tant tout à cœur... Laisse MM. les officiers faire ce qu'ils veulent, quelque scandaleux que ce soit, puisque tu ne peux rien y changer... A ta place, je montrerais tes mains blessées à l'officier ; il faudra bien qu'il te donne congé jusqu'à ce qu'elles soient guéries, car ces terribles sous-officiers n'ont pourtant pas le droit d'écorcher les gens. Un propriétaire de X... m'a montré une lettre de son fils en Galicie et d'un autre fils en Argonne. Eh bien ! on y apprend bien des choses ; grâce à de telles lettres du front, la vérité finit quand même par filtrer peu à peu. Ah ! tu aurais dû entendre parler cet homme simple, tu aurais dû entendre ses manières de voir au sujet de la guerre et de la politique ; je crois que tu y aurais pris plaisir. Mais d'une chose je suis certaine, mon chéri, c'est que non seulement vous autres, qui êtes là-bas en campagne, deviendrez des sozialdemocrates, mais ici aussi, les Allemands restés en Allemagne le deviendront... Tu me connais assez pour savoir que je ne suis pas d'un caractère fantaisiste, mais bien trop raisonnable et réaliste pour ne pas me rendre compte que l'enthousiasme des « braves Feldgrauen » n'est pas si fameux, de même que « l'incomparable discipline » qu'on ne cesse de tant vanter, car je sais par des témoins oculaires que les officiers allemands ont pillé en Pologne tout comme les plus grands voleurs ; mais de telles choses, on ne doit pas les savoir, et il vaut mieux aussi qu'on les ignore, afin que le dernier reste de l'idéal de loyauté allemande ne nous soit pas enlevé... »

Ittingen, 2 mars 1916.

« ... Nous sommes très inquiets, car nous pensons que tu es aussi près de Verdun : là-bas, tout le monde est tué (*Alles kaput*) et il ne faut pas songer le moins du monde à percer. Les Français ne sont pas des Russes

va pas... Par quelles épreuves tu passes, et rien à manger !... Au début, ce n'était qu'un cri au sujet de nos grands succès... Quelques crieurs s'imaginaient que Verdun tomberait en quelques jours. *Oui, s'il n'y avait pas l'artillerie française ! Il serait bon marcher sur Paris, s'il n'y avait pas les Français en travers de la route ! »*

19 avril 1916.

« Mon cher mari,

« C'est épouvantable : les hommes sont entraînés par force à la boucherie ; *naturellement, ce ne sont que les pauvres*, car les riches ne vont pas si loin à l'avant. Au commencement de la guerre, on lisait dans les journaux que tel ou tel riche avait été tué, mais maintenant, il n'y a plus que les pauvres qui tombent au champ d'honneur. Merci pour l'honneur ! Vous vous faites tuer là-bas, et nous, à l'intérieur, nous mourons de soucis et de chagrins. »

A Berlin, 14 mars

La question des vivres est devenue épouvantable. Il n'y a plus ni beurre, ni sucre, ni café. La viande de porc a déjà complètement disparu depuis longtemps et on n'a la permission de fabriquer du chocolat qu'en petite quantité... Les pommes de terre, qui forment le fond de l'alimentation des classes pauvres, deviennent une *délicatesse* et leur prix augmente d'une façon colossale... Finalement il faudra que ce soient les soldats qui envoient du front quelque chose à manger, ajoute le Berlinois, car on répond toujours que tout a été réquisitionné pour l'armée... »

Aplerbeck, 2 avril.

« ... Il faut que je t'apprenne un événement qui s'est passé hier matin à Dortmund. Une femme allait réclamer un secours plus élevé parce que son mari est en campagne et qu'elle ne peut suffire avec ses six enfants. Comme on ne lui accordait pas davantage, elle donna une gifle au Commissaire de Police, ce que celui-ci n'accepta pas (*sic*), et il la tua. Alors il y eut un rassemblement de femmes ; toute la rue de Lenten était remplie de monde. Le soir, les soldats y ont passé à cheval pour disperser les femmes. Si le policier était sorti, certainement elles l'auraient assommé aussi. Du reste il y a ici, à Dortmund, Cologne et dans les environs, une excitation sans pareille... »

K..., 26 avril.

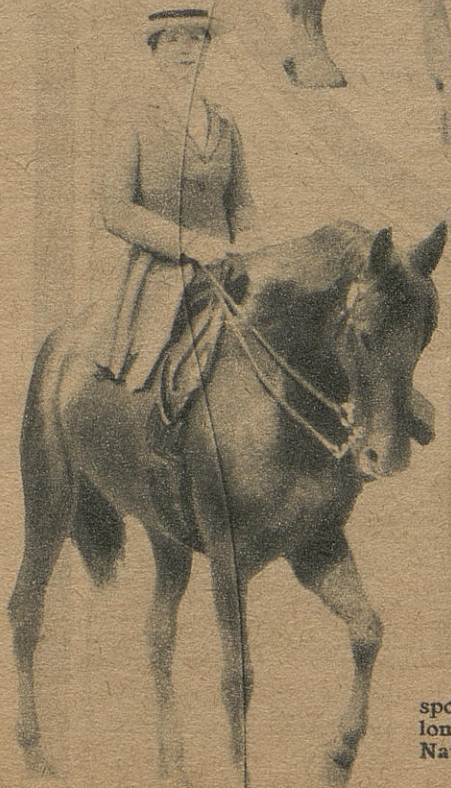
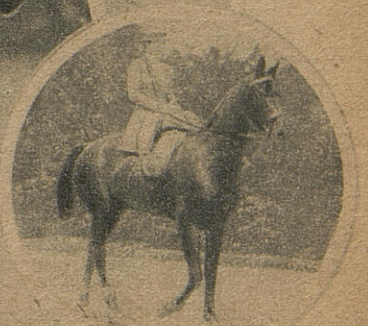
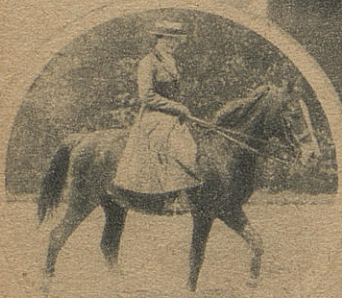
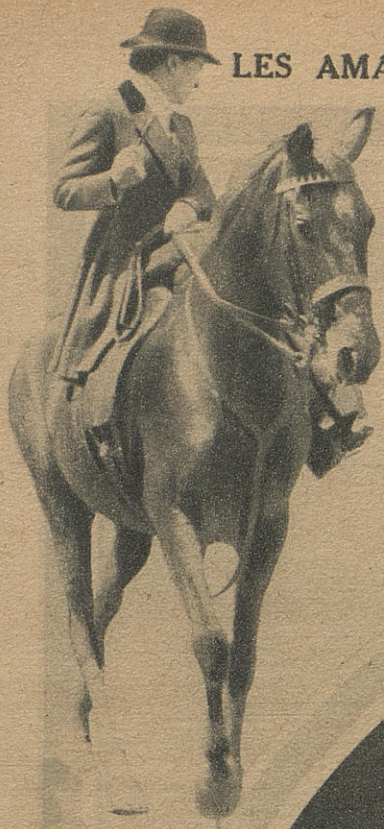
« ... La situation économique de l'Allemagne produit malheureusement des impressions bien pénibles, et si la guerre avec l'Amérique vient s'y ajouter, la population finira par mourir peu à peu de faim. De la viande, par exemple, on n'en trouve plus du tout depuis huit jours à K... ; la municipalité fournit aux indigents de la viande salée que pas un homme ne peut manger. Le sucre, le café, le thé, etc., tout est confisqué. Les médecins ont déjà constaté une alimentation manifestement insuffisante de la population civile de l'Allemagne. Seuls les fournisseurs de guerre gagnent des millions et sont très satisfaits de l'affaire. Tous les autres gémissent et récriminent. Et de plus pas un homme ne croit à la paix prochaine, et la guerre possible avec les États-Unis trouve même beaucoup de succès ici, car le peuple imbecile croit que, par une guerre sous-marine plus énergique, on en aura bientôt fini avec l'Angleterre. Du reste, il semble qu'en Allemagne on escompte encore parfois la chute de Verdun. Il y aura une belle désillusion à la fin. »

Que penser de tous ces témoignages ? Nous laissons à nos lecteurs le soin de conclure.

J'ai vu...

LES AMAZONES DANS

LES ALLÉES DU BOIS



La guerre semble cette année avoir donné aux femmes le goût de ce sport si gracieux et si sain, le cheval. La tenue a gagné en simplicité : longue redingote ou jaquette lâche ; comme coiffure : cape ou paillason. Naturellement, la cravate de gros piqué blanc est de rigueur.

L
c
r
d
a



AU RETOUR D'UN ASSAUT PRES D'ESTRÉES : CEUX QUI ENLEVÈRENT UNE BATTERIE ALLEMANDE

Derrière leur drapeau glorieux, noir de poudre et lacéré par la mitraille, ces hommes au regard si clair, à l'allure si franche et si décidée, reviennent d'enlever une batterie allemande, qui pourtant se croyait bien à l'abri, en

arrière de ce qui fut le village d'Estrées. Ce sont les mêmes marouins qui au début de la guerre étaient en Lorraine annexée et se firent hacher pour protéger la retraite de notre armée au delà de Morhange. Les voici dans la

Somme, toujours les premiers à l'assaut, après s'être battus sans désespérer sur tous les fronts depuis deux ans. Pour eux — on le devine à voir ce document — il n'est point d'obstacles insurmontables : réseaux de mitrail-

leuses sournoises, barrages d'obus, nuages asphyxiants, les colimaux du ...^e régiment bravent tout, surmontent tout et passent quand même ! Le régiment a été tout entier cité à l'ordre du jour, et ce n'est que justice.



UN ÉPISODE DU FRONT BRITANNIQUE :

Sur la route où passait un convoi de munitions de nos alliés, un gros obus ennemi a éclaté, presque sur les pas des chevaux, criblant d'éclats hommes et bêtes. Les chevaux, gagnés par une terreur panique, se sont emballés; et ceux de la "prolonge" de tête sont

tombés dans la Somme, entraînant avec eux conducteurs et caissons. C'est, pendant quelques instants, un enchevêtrement indescriptible de chevaux et de cavaliers, une noyade éperdue: des bondissements, des hennissements, des éclabousses et des cris. Mais pendant

LA " PROLONGE " DANS LA RIVIÈRE

ce temps, le gros du convoi a été heureusement maîtrisé; les camarades arrivent à la rescousse et entreprennent le difficile sauvetage de tous. Des chevaux sont déjà morts et s'en vont, cadavres gonflés aux jambes raidies, à la dérive; des hommes, blessés, perdent leur

sang dans l'eau; mais les secours s'organisent, et l'on hisse sur la berge tout ce qu'on peut sauver. Le convoi, transi, mouillé, se reforme tant bien que mal, et repart... c'est un épisode bref, d'entre les mille aventures qui, habituellement, constituent une offensive.

CHOSSES DU FRONT

I. — LE PRISONNIER

Il avait dû préparer sa petite affaire depuis longtemps, il avait dû la mijoter en silence, y penser à gauche et y penser à droite, comme on pense à un voyage projeté, à une partie de plaisir, puisqu'il portait, quand je l'ai vu dans le boyau, un petit sac à main où se trouvaient sans doute ses objets de toilette et son linge bien rangés.

Il souriait. On le promenait dans les tranchées pour essayer de se renseigner un peu, et il allait, patient et souriant, le visage et les cheveux couleur de l'argile grasse et sanguine qui nous entourait. Il n'avait pas l'air d'être un très mauvais garçon, il semblait même avoir bon cœur, si l'on en croyait les rauques et nombreux : « Kamerad, Freund, Freund, Franzose » qu'il prodiguait aux poilus terreux et dédaigneux, et on le voyait très bien employé dans une petite administration, à Dresde, à Cologne ou dans un quartier neuf de Berlin.

Il était sûrement ponctuel et sérieux. Le matin, il avalait en famille son café au lait. C'était là un instant sacré et solennel. L'intérieur était modeste et honnête. Sa mère et ses sœurs traînaient encore en savates et en camisoles ; les tresses nouées de Martha, de Lili et de Gretchen allaient de la nuance albinos à la couleur queue de vache, en passant par toutes les gammes des jaunes, des ocres blonds et des carottes éteintes.

Ces demoiselles posaient leurs chaussures, plus larges que celles d'un terrassier limousin, sur des coussins laids et confortables qu'elles avaient brodés avec soin. Au milieu de fleurs violemment colorées, sur des banderoles crème elles avaient inscrit des devises engageantes.

Il avalait son café au lait et ses tartines bien beurrées.

Il commençait à remplir le mètre supplémentaire de tripes que tout Boche qui se respecte doit posséder.

Autour de lui, ses sœurs et sa mère dressaient déjà le menu du déjeuner. Elles en parlaient d'une voix sucrée par le café au lait et les tartines. La belle, la substantielle conversation !

Il savait, avant de sortir, qu'il mangerait, après des saucisses au raifort et aux choux fermentés, un gros morceau de veau à la confiture et une salade de céleri au gingembre et au roquefort !

C'était parfait.

Il gagnait son bureau et il y travaillait sans lever la tête.

Entre les chiffres et les lignes, quelquefois, l'image copieuse de Gröte Zimmermann, la demoiselle du greffier, passait.

Il abaissait alors ses paupières aux cils décolorés sur ses yeux de safence bleue et délavée, et il souriait sous sa moustache d'un blond déteint. Ils se marieraient le jour de la fête du kaiser, et la vie serait belle avec son café au lait bien sucré, ses choux pourris, son veau bouilli à la marmelade et sa Gröte Zimmermann dont la chair pâle semblait aussi du veau à l'étuvée.

C'est à tous ces paradis, à ces trésors perdus, que le gros garçon avait dû songer dans la tranchée qui serpentait devant la nôtre.

Le feldvebel était odieux et brutal ; le pain KK et la saucisse aux pois sans beurre ne tenaient pas assez à l'estomac ; le mètre supplémentaire de tripes n'avait jamais son compte, et les 75 français déchiraient trop souvent le silence des nuits de garde.

Alors, pendant ses trois jours de repos, il avait lavé son linge, empaqueté ses petites

affaires, organisé son petit plan, et, un soir, il avait réussi à faire : Kamerad ! et à éviter les coups de fusil d'une patrouille de poilus qui l'avaient cueilli, sa valise à la main.

Son polo était trop étroit pour sa grosse tête dure, tondu ras, et il s'en allait ainsi, avec ses mains qui devaient ganter du 42 et ses pieds qui devaient chauffer du 48, entre deux vétérans de la classe 15 qui lançaient aux murs du boyau d'énergiques jets de salive chaque fois que le gros garçon affirmait de sa voix rauque et molle :

« Franzose... Kamerad ! »



II. — LA BOUE

Sans doute, l'été est le bienvenu dans la tranchée. Il fait les jours plus chauds et les nuits plus courtes, et c'est avec une émotion infinie qu'on voit palpiter sur le talus dangereux la touffe de fleurettes sauvages dont on ne sait pas le nom et le bouquet d'herbe verte, mais surtout, surtout, le printemps est béni parce qu'il va tarir et dessécher la mer de boue.

Lorsqu'on écrira l'histoire de ces années tragiques, la boue devra avoir sa place dans un chapitre spécial.

Elle est comme la lie de cette guerre.

Autrefois, elle n'était que l'accident, il était facile de l'éviter ; on suivait le trottoir, on la laissait au milieu de la rue comme une chose répugnante que les balayeurs poussaient aux égouts, mais au front, sur les routes, dans les boyaux et les tranchées, elle envahit tout. Elle monte sans fin du sol défoncé par les convois et les passages d'artillerie, de la terre martelée par les souliers des soldats.

Sournoise et tenace, elle dresse partout ses pièges mous et, dans son étroite qui glisse, on devine un désir obscur d'enlèvement. Ce qui éclabousse voudrait frapper, la flaque voudrait devenir la tombe !

Les parois du boyau, qui se fendillent en été en larges dalles d'argile, sont encore de la boue. On les touche la nuit pour s'y retenir lorsqu'on trébuche, et les mains, que l'on essuie vite aux pans de la capote, ont l'impression d'avoir touché le dos mouillé d'une immense bête gluante, et, le lendemain, après un sommeil de quelques heures, on a les doigts rêches et de la terre autour des ongles, comme les statuaires.

Si j'arrivais maintenant, par un matin de pluie et de novembre, dans un pays dont on m'aurait caché le nom, je crois qu'en examinant un peu de sa boue dans le creux de ma main, je situerais immédiatement ce coin de la France.

Elle est rouge, âcre, épaisse et grasse en Picardie ; blanchâtre, grise et légère en Champagne ; noire ailleurs, d'un noir de limon et de goudron.

Je revois encore mon beau régiment tout neuf sur cette route détrempée de l'Artois.

La boue nous entraînait comme un fleuve. Nous suivions son cours.

On lui donna le beau régiment...

Il arrivait du fond de la vieille Patrie ; on avait veillé pendant longtemps sur les plastrons et sur les basques, tous les boutons étaient nets et tous les effets soigneusement brossés. On gardait le souci des cuirs et des chaussures... on lui jeta le beau régiment tout neuf.

Elle le rendit au bout d'une semaine, et je le vis défilé alors qu'il sortait de la tranchée.

Elle avait rouillé les boutons et encroûté les cuivres, elle avait mis des housseaux solides aux jambes, soudé les molletières, épaissi les semelles, gaufré les talons. Elle étoilait les barbes drues et les képis ; elle avait déjà mangé le bleu pâle des capotes,

elle décorait les plastrons de mouchetures et d'éclaboussures, elle avait fait au régiment un crêpi de fange et de gloire, elle lui avait donné la couleur de la guerre.

Ce n'étaient plus des hommes seulement qui défilaient, c'étaient des blocs de terre ; ces soldats qui s'opposaient à la marche de l'ennemi avaient pris la teinte des glèbes françaises, ils étaient devenus des murs...

Elle disparaît lentement avec le printemps hérissé d'averses. Les poilus commencent à revoir le cuir de leurs souliers, eux qui traînaient pendant des mois plusieurs kilogrammes de patrie à leurs semelles, et, sûrement, au creux de quelque tranchée comme dans une gangue, la victoire s'éveille blanche, dure, incroyablement belle et laurée d'or dans une robe de neige sans éclaboussures.

LÉO LARGUIER.

SOUVENIRS DE SALONIQUE : MAMADOU

(Suite et Fin).

Mamadou fut de toutes les fêtes. Les visiteurs eurent pour lui des regards complaisants et amusés ; il eut une grande part des cadeaux donnés aux blessés, cent fois fut photographié, serra la main aux plus illustres personnages, partagea avec nous nos joies et nos douleurs, et le jour de Noël, d'avoir un peu trop bu, il fut ivre en l'honneur d'une nativité inconnue de lui. Chacun s'occupa de son avenir : valet de pied, chasseur, ou mieux encore, Mamadou en costume rouge, blessé de guerre, au seuil d'un grand couturier rue de la Paix.

Il se leva : à gauche son pied amputé, à droite son genou raccourci, lui donnaient deux jambes d'égale longueur ; avec des béquilles, tout cassé, hésitant, il fit ses premiers pas, puis ce furent des cannes, une canne, les bras de son médecin, la main de son infirmière. Mamadou guéri, quatre mois après ses blessures, monta sur le pont, avec ses grisgris, ses médailles, son turban bleu et sa robe multicolore.

Dès lors il fallut penser à son départ.

Un beau matin il fut mis sur la liste d'évacuation et l'*Ariadin*, au bruit de ses roues frappant l'eau, l'emporta vers un transport-hôpital, pleurant. Vers où es-tu parti ? Où es-tu, ami d'un temps ?... Dans quel coin de France ou d'ailleurs, et que deviendras-tu, avec tes deux jambes infirmes, quand un conseil d'hommes de science t'aura réformé ? Avec le peu d'argent que nous te donnerons, où vivras-tu et pourras-tu, mutilé, retourner au pays de tes pères, sans que la malédiction s'abatte sur toi ?

Tu devais être un fils de roi, tu étais délicat et fin, mais tu trichais aux dames et mangeais avec tes doigts. Je penserai souvent à ta résignation, à ton courage, au mépris que tu avais pour ton voisin, noir comme toi, qui souffrait beaucoup et criait un peu. Dans l'ignorance absolue des événements qui te valaient tes douleurs, tu les a supportées sans une plainte. Les heures ignorées de toi se sont écoulées et, sans souci du temps, tu as souffert avec vaillance, soldat d'une Europe inconnue, défenseur inconscient de l'honneur et du droit des faibles.

Tu vivras sans doute encore insouciant et résigné, ton restant de vie, marmottant de temps en temps, au milieu de tes mélodies plaintives : « le fusil modèle 1886, modifié 1893, se compose de six parties principales... »

Dr J. D.

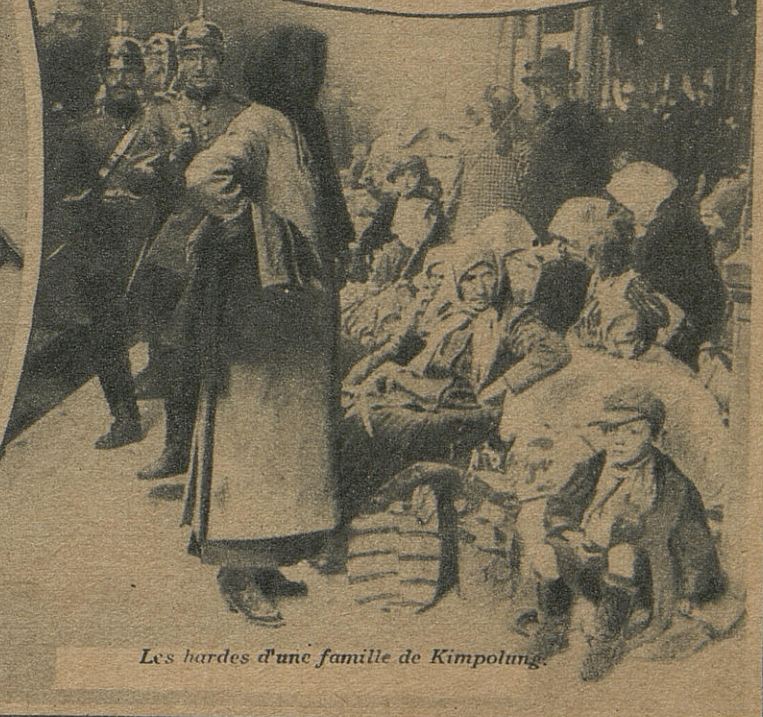
A la frontière roumano-autrichienne, les réfugiés de Czernowitz sont ravitaillés par les soldats roumains.



Refugiés autrichiens à la station frontière de Bardufjell.



Les cheminots autrichiens sur la route de l'exil.



Les hardes d'une famille de Kimpolung.

DEVANT L'AVANCE DES RUSSES, LES POPULATIONS DE LA BUKOVINE S'ENFUIENT VERS LA ROUMANIE

... de la Bukovine, qui se trouvent maintenant en Galicie et dans les Carpates. Les populations autochtones et hongroises ont fui vers la Roumanie. Plus de 500.000 réfugiés de Bukovine s'enfuient de l'autre côté de la frontière, empor-

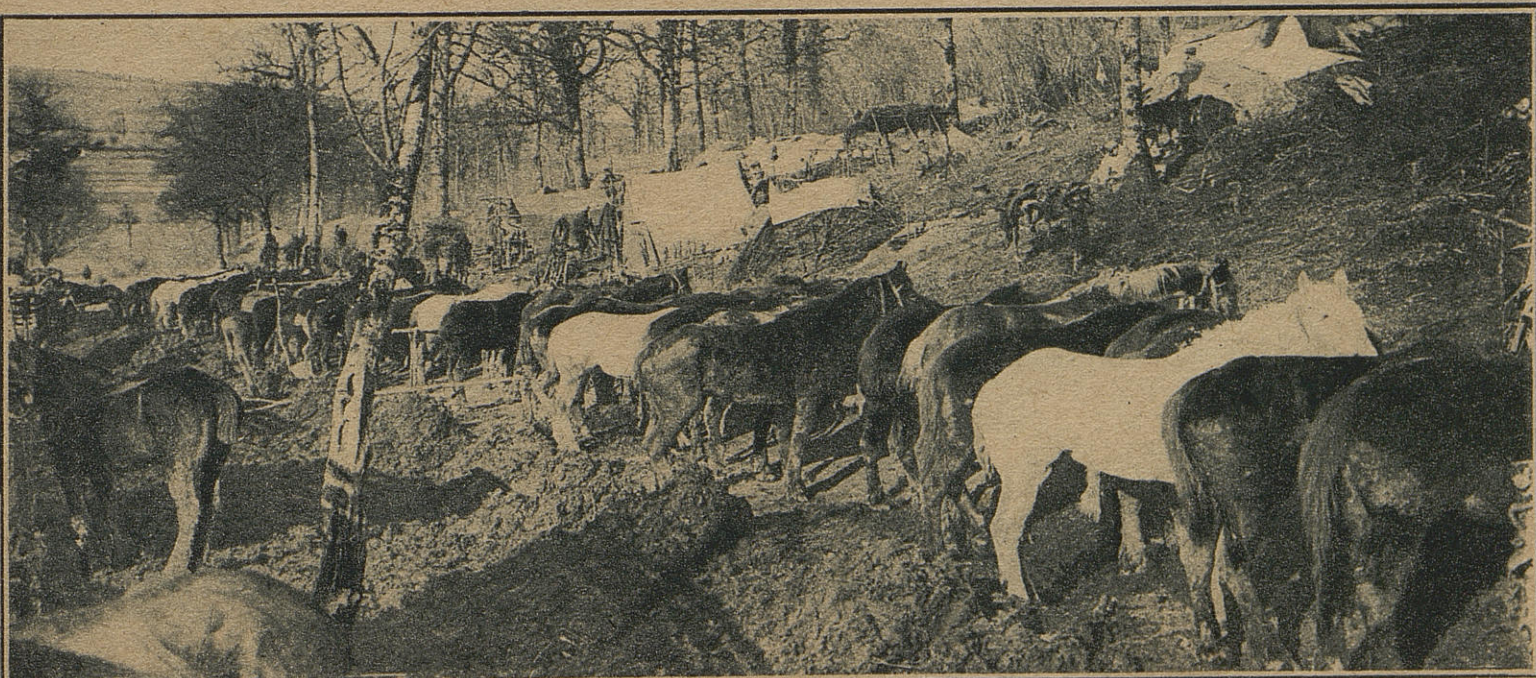
tant avec eux leurs biens. Ils arrivent dans un état de dépression physique tel que les soldats de Ferdinand ont dû les ravitailler. La population de Czernowitz, notamment, retenue par les autorités autrichiennes, avait pris le chemin de l'exil dans des conditions particulièrement navrantes.



COMMENT ON PORTE EN TERRE UN FILS DU CIEL :
LES OBSÈQUES DE YUAN-CHI-KAI

Sous cette pagode enrubannée s'en va, à dos d'homme, par la Ville Céleste, jusqu'au lieu des funérailles, le corps de Yuan-Chi-Kai. L'ancien Président-Empereur est-il mort naturellement, ou a-t-il bu quelque mauvais thé? Il disparaît, escorté jusqu'à sa dernière demeure par les troupes européennes qu'il

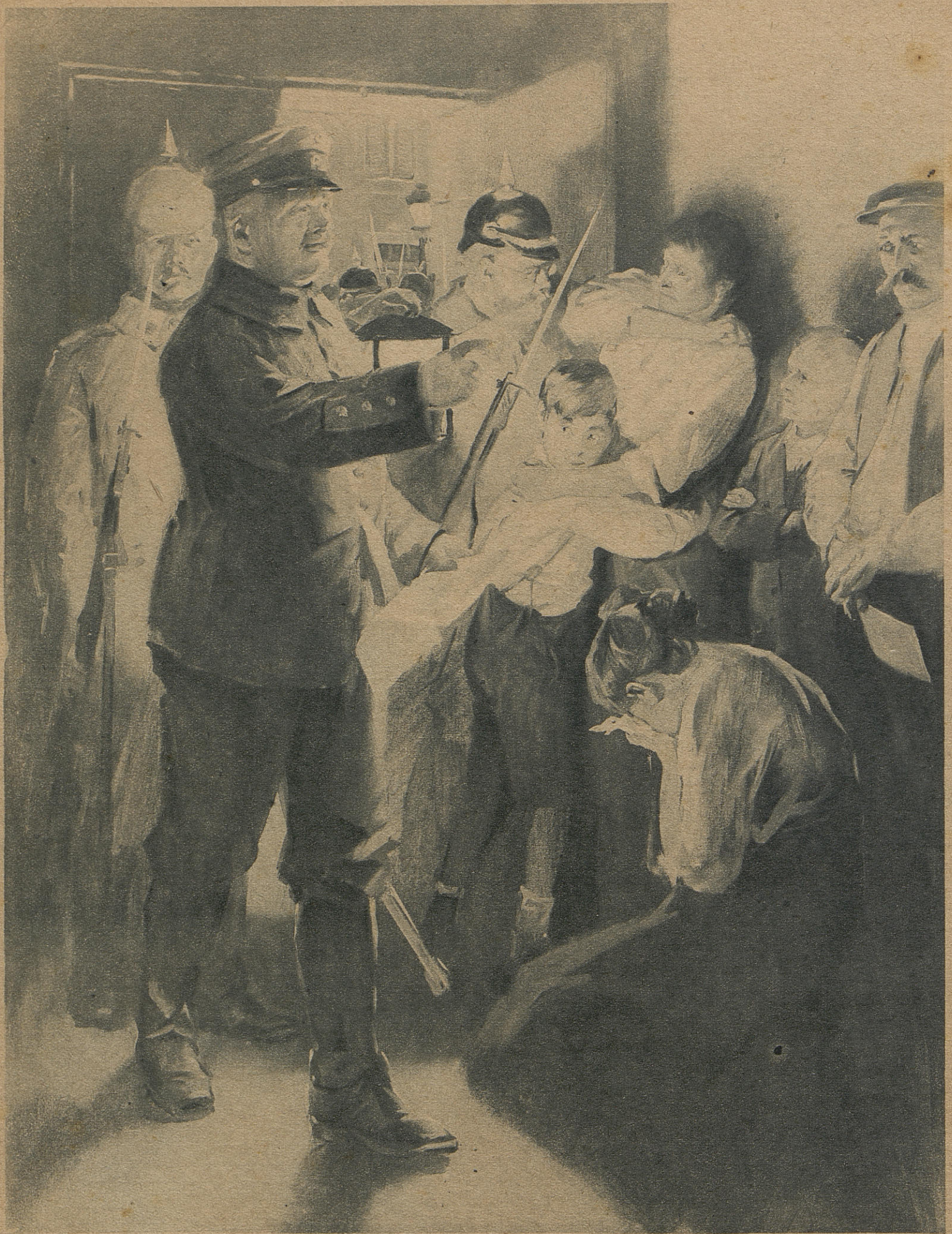
arma et équipa avec un soin jaloux. Il désirait réformer les antiques institutions chinoises; au mandarinat, aux tresses et aux robes de soie, à toutes ces chinoiserries de paravent, il entendait substituer une organisation moderne, capable enfin de galvaniser la vieille Chine... Il est mort à la peine.



SUR LES ROUTES DU FRONT DE LA SOMME

Derrière les abords immédiats de la ligne de feu, c'est le va-et-vient incessant des hommes, des canons, des convois dont la queue s'allonge, interminable, sur les routes. Sur cette page, de haut en bas : les spahis marocains, superbes dans leurs longs manteaux blancs, vont prendre position en soutien, si

besoin est, de l'infanterie. — Une des divisions du général B... après avoir pris part à l'attaque de C..., se porte, à l'arrière, vers un nouveau secteur. — Un parc à chevaux, abrité au flanc d'un monticule. Quelques instants après que ce document fut pris, ce parc fut copieusement arrosé par les avions ennemis.



LILLE SOUS LA BOTTE — UN NOUVEAU CRIME ALLEMAND

Toute la presse a dénoncé l'acte répugnant, accompli d'une façon plus répugnante encore, qui a consisté de la part des Allemands à se saisir, dans les départements envahis et particulièrement dans la région de Lille, de vieillards, de jeunes

gens, de femmes, de jeunes filles et à les évacuer en Allemagne — on ne sait pour quelles besognes. C'est un acte infâme et qui attente à la dignité de ces populations, que la vie sous la botte des ennemis de notre race a déjà tant fait souffrir.